

Mon Cher Croton

Par Christiane Faucher & Jacques Poitras

Introduction

L'un des intérêts propres à l'histoire postale, c'est souvent de nous faire plonger dans le quotidien de la vie des gens d'autrefois. Le lot de correspondance dont nous allons vous parler aujourd'hui, ne présente pas d'intérêt pour les marques, les tarifs postaux rares ou les routes postales, mais il nous fait plonger dans la vie quotidienne et les amours romantiques de jeunes gens de la première partie du XIX^e siècle.

Présentation des lettres

Il s'agit donc d'un lot de dix lettres écrites en français et provenant de la même correspondance. Nous nous les sommes procurées chez un marchand de timbres de Montréal. Comme il était anglophone, ce lot ne lui disait rien et il était ravi que nous veuillons bien l'en débarrasser pour la somme de 10 \$, soit 1 \$ le pli! On parle ici de plis puisqu'on n'utilise pas d'enveloppe. Les lettres étaient repliées et cachetées avec de la cire. L'usage de l'enveloppe ne se répandit qu'au cours des années 1850 au Québec.

Les plis sont échangés entre une demoiselle Lelièvre de Québec et un monsieur Landry, qui demeurait d'abord à Québec et ensuite à Lévis. La correspondance s'échelonne sur deux périodes, soit deux plis datant de l'été 1838 et provenant de La Malbaie où M^{le} Lelièvre passait ses vacances; les huit autres datent de 1841, soit du 30 janvier au 16 août. Huit des lettres

proviennent de M^{le} Lelièvre contre seulement deux pour le docteur Landry.

Il s'agit donc d'une histoire d'amour qui s'étale sur plus de trois ans. On perçoit évidemment une grande différence de ton entre les lettres de 1838 et celle de 1841. La toute première, datée du 7 août 1838 à « deux heures P.M. » commence par ces mots : « *Mon bon ami* » et elle est signée « *Votre affectionnée Caroline* ». Cependant, on sent déjà beaucoup d'attachement de la part de la très romantique Caroline à son beau M. Landry :

« Je vais prendre exemple sur vous (comme vous me dites). Je vais m'entretenir aussi long temps (sic) que je pourrai. Ah! Si vous saviez combien je m'ennuie comme je trouve le temps long. J'ai reçu votre lettre dimanche matin et j'en attendais une autre par la poste d'hier, mais je me suis trompée. J'espère en recevoir une bien vite, ne me privez pas je vous prie de ce plaisir. Si tout semble pleurer mon départ. Tout ici m'annonce votre absence (...). »

Passons maintenant à 1841, si le ton est devenu plus familier, le romantisme de Caroline est toujours aussi présent :

« Samedi 30 janvier 1841,
Mon toujours cher Croton,
J'ai été trompé (sic) en ne recevant pas de lettre, je suis toujours si impatiente de savoir comment tu es, il m'es (sic) si doux de te lire; elles sont si consolantes tes protestations

de m'aimer toujours que tu renouvelles à chaque fois, que tu m'écris; et qui donnent tant de charme à tes lettres. (...)

Tu ne peux savoir, Croton comme tu m'es cher, il n'y a que moi qui le sais; tout me l'apprend, tout me le dit; ce vide que j'éprouve dans tout ce qui n'est pas toi; l'absence avec tous ces tourments; tout m'apprend combien je t'aime, combien tu m'es cher, tous les jours je t'aime davantage, je trouve un plaisir nouveau, et bien vif à ne vivre que pour toi; tous les jours je m'applaudis de mon choix, ou plutôt je remercie la Providence de m'avoir fait rencontrer une personne si digne des affections les plus tendres et les plus pures de mon âme (...).

Le docteur Landry lui répond dès le 3 février, il s'agit encore d'une longue missive.

« Pointe Lévy 3 février 1841,

Ma bonne et sensible Caroline,

(...) Je suis tout orgueilleux des qualités que tu m'attribues si gratuitement. Puissé-je un jour devenir ce que tu crois que je suis aujourd'hui. Mais sinon Croton prépare-toi à être détruite, à ne rencontrer dans celui que tu aimes que ce qu'on rencontre presque partout, hypocrisie, mensonge, égoïsme, irréligion et méchanceté de cœur. Je ressens (?) (...) [Il y a ici un trou dans le papier!!!] cependant un sentiment encore plus profondément enraciné que tous les défauts que je viens d'énumérer. Ce sentiment c'est celui qui me fait idolâtrer Caroline (...) J'ai grand hâte de devenir un

jour l'homme estimable, le bon citoyen que je devrais être aujourd'hui, mais ce n'est que par tes leçons et tes exemples que je dois m'instruire dans la pratique des vertus qu'une semblable lettre exige de moi. »

Vous me permettrez d'abréger !

Une nouvelle lettre, du 26 mai celle-là, est dans le même ton... En voici la fin :

« Écris moi longuement, dis moi que tu m'aimes, dis moi que ces sentiments qui me sont si chers ne feront jamais place à celui (?) de l'indifférence. Je ne t'écrirai pas plus long aujourd'hui, je suis pressée. (...) ».

Il faut dire qu'elle en était à la quatrième page...

Le 10 juillet, c'est le docteur Landry qui écrit :

« Je n'ai qu'un instant pour te dire un mot, un mot bien doux, celui « Je t'aime ». Oui mon amie je t'aime au-delà de toute expression, je t'aime de toute la force de mon âme et comme personne n'a jamais plus aimé. Quand donc pourrai-je t'ouvrir mon cœur, pour t'y laisser lire le passé, le présent et l'avenir; tu y verras ma vie, mes jouissances et mes tourments, les moments heureux passés rapides comme la pensée et ces heures d'angoisses, ces heures à ne plus finir et pesantes comme les chaînes d'un cachot. »

Suit un passage qui laisse deviner que Landry est plutôt froid par rapport à la religion :

« Ton confesseur t'a-il (sic) déjà donné ce tu devais lui demander? (Souligné dans le texte). T'a-t-il donné de nouveaux ordres que tu vas suivre sous peine de péché mortel? C'est la première fois de ma vie que j'entends dire que l'infraction aux conseils d'un confesseur porte avec elle la peine d'un crime. Tu vas me croire méchant mon amie je le

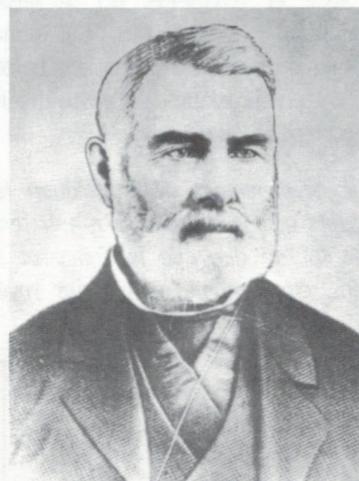
suis aussi je ne m'en cache pas, mais j'ai la certitude que tes bons conseils et tes vertus opéreront ma conversion un jour. »

Enfin la dernière lettre est écrite par Caroline le 16 août, soit 15 jours avant leur mariage :

« J'attends avec la plus grande impatience la lettre que tu m'as promise pour aujourd'hui ainsi que la mesure de ton lit que tu dois m'envoyer. (...) »

Les personnages

Laissons-là nos amoureux et revenons à l'histoire plus officielle. Celle-ci nous apprend que Jean Étienne Landry (ill. 1) naquit à Carleton, le jour de Noël 1815. Très doué et fils d'un bourgeois, il fit ses études classique au Collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière. En 1835, il entra comme clerc médecin chez le docteur Painchaud à Québec. En 1839, il séjournait comme médecin militaire dans le Madawaska, à une époque où les incidents de frontières se multipliaient avec les États-Unis. De retour en 1840, Landry s'installa à la Pointe-Lévy (aujourd'hui Lévis). Le 31 août 1841, il épousa Caroline-Eulalie Lelièvre, fille d'un notaire de Québec. Caroline lui donna 11 enfants dont huit moururent en bas âge.



ill. 1 - Jean-Étienne Landry (1815-1884), membre fondateur de la faculté de médecine de l'Université Laval et directeur de l'asile de Beauport.

La carrière du docteur Landry est fort impressionnante : il devint d'abord chirurgien à l'Hôpital de la Marine à Québec et dès 1848, il est nommé professeur de la toute nouvelle École de Médecine. En 1854, il devient un des membres fondateurs de la nouvelle faculté de médecine de l'Université Laval, qui a fêté son 150^e anniversaire en 2002.

Landry fut un des pionniers de l'étude des maladies mentales au Québec. Il consacra beaucoup de temps à l'asile de Beauport dont il se porta propriétaire en 1860. Il dirigea l'asile pendant plus de vingt ans. Cet asile est maintenant connu sous le vocable « Hôpital Robert Giffard ». En 1880, Landry prit une retraite qui paraissait bien méritée. Cependant, sa vie se termina plutôt dans les chicaneries les plus stupides.

Landry eut le malheur de dévoiler le sujet d'une conversation qu'il aurait eue avec l'abbé Hamel, recteur de l'Université et par surcroît grand vicaire du diocèse de Québec. Hamel lui aurait avoué qu'au Canada les francs-maçons étaient en fait une sorte d'œuvre caritative et qu'il avait tenté d'expliquer aux autorités romaines que les francs-maçons d'ici n'étaient pas aussi méchants que ceux d'Europe.

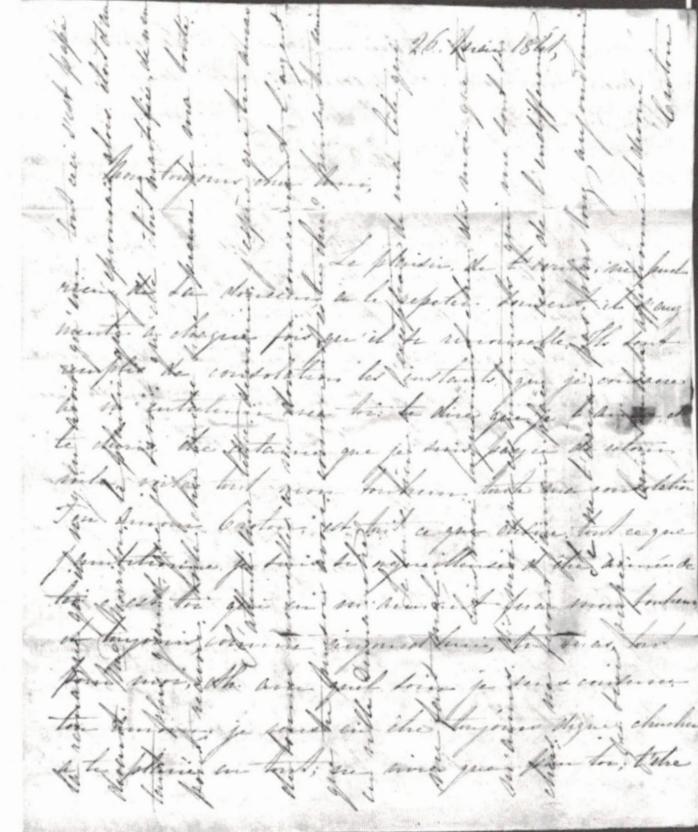
Dans le climat tordu de la fin du siècle dernier cela revenait à accuser le recteur de pactiser avec les suppôts de Satan! Hamel nia avoir tenu de tels propos et Landry maintenait sa version.

Comme Landry s'entêtait, il fut démis de son titre de « professeur honoraire » de l'Université Laval. C'est ainsi qu'une grande carrière fut fin sur une triste note... Landry décéda l'année suivante, bien qu'ayant fait de nombreuses donations, il légua une fortune considérable à ses enfants.

Intérêt postal

Nos ancêtres semblaient préférer faire transporter leurs lettres « par faveur », c'est-à-dire par des amis où des voyageurs plutôt que de les faire porter par le courrier. C'est que le coût de la poste était très élevé; ainsi les lettres de Caroline provenant de La Malbaie auraient coûté 7 deniers par feuille. Il faut aussi penser que le coût du papier était élevé. Le papier ancien était fabriqué à partir de vieux chiffons et l'industrie était concentrée en Angleterre; tout le papier consommé au Canada devait donc être importé du Royaume-Uni. C'est ce qui explique que Caroline manque souvent d'espace sur sa feuille; à ce moment-là elle la retourne et continue à écrire dans l'autre sens, faisant ainsi une sorte de mots croisés plutôt difficile à déchiffrer (ill. 2).

Il ne faut pas oublier non plus que le système postal était plutôt rudimentaire en 1840. Par exemple, Caroline ne pouvait pas poster une lettre à destination de la Pointe-Lévy pour la bonne raison que cette paroisse n'avait pas encore de bureau de poste. Ce bureau ne fut fondé qu'en 1848. Il est donc normal qu'elle ait eu recours au système des lettres de faveur.



ill. 2 - Lettre de Caroline Lelièvre du 26 mai 1841. Comme le papier est cher et que notre amante a beaucoup à dire, elle écrit deux fois sur la même surface de papier.

Conclusion

Les gens instruits du XIX^e siècle écrivaient bien mieux que nous. Leur écriture est fluide et remarquable par le style et l'élégance. On se laisse prendre au jeu des lettres de Caroline, comme on se laisse volontiers bercer par cette voix venue d'un passé depuis longtemps révolu:

« *Ils sont remplis de consolation les instants que je consacre à m'entretenir avec toi: te dire que je t'aime et te chéris, être certaine que je suis payée*

de retour, voilà, voilà tout mon bonheur, toute ma consolation. » (lettre de Caroline du 26 mai 1841)

Il faut dire qu'on se voyait peu et qu'on se parlait peu avant l'arrivée du téléphone, la lettre est donc la seule manière de créer une certaine intimité avec les absents; on pouvait se laisser aller, un peu comme nous le faisons parfois au téléphone ou sur Internet...

Histoire postale, enveloppes et cartes,
Canada, Québec, Europe, autres.
Consultez notre site web www.coversnstamps.com
ou écrivez-nous.
F. Lafrance, B.P. 36520, St-Lambert, Qc J4P 3S8

Faites plaisir
à une personne,
offrez un abonnement
à la revue en cadeau